

le 3 novembre 1981

Cher papa,

Je pense à ton départ du *Denver Post* depuis des semaines. Je veux t'écrire tout ce que ton travail a signifié pour moi depuis que je suis petite. Je dis à tous ceux qui comptent : « Mon père est rédacteur sportif. Il aime son travail. Il le fait bien, et c'est à lui que je dois l'idée que le travail est au moins autant une manière de vivre qu'un moyen de gagner sa vie ». Le plaisir des mots a été l'essence de ton travail. Je voyais que tu *aimais* les mots. Tu as montré à tes enfants que les mots sont des outils qui servent à sculpter des vies plus pleines. Je lis tes récits

**MESSAGE D'UNE FILLE DE
RÉDACTEUR SPORTIF :
LES ESPÈCES COMPAGNES**

Donna Haraway

40 UN MESSAGE D'UNE FILLE DE RÉDACTEUR SPORTIF

depuis des années, et j'y ai appris un art quotidien et sûr pour raconter les histoires importantes. Ton travail m'a enseigné qu'« écrire une histoire » est un très beau moyen de « gagner sa vie ». Je voyais que tu tenais constamment à écrire sur les aspects des gens que tu pourrais soutenir, non parce que tu cachais les choses honnêtes, mais parce que tu accordais aux gens leur beauté. Je pense que c'est pour cela que tu préfétais le récit sportif. Je te voyais tenir la chronique des drames, des rites, des exploits, des talents, des corps agiles en action. À travers le récit sportif, tu rédigeais des histoires qui rendaient la vie plus grande, ouverte, généreuse.

Je me souviens que j'allais dans le vieux *Denver Bears Stadium* dans les années 50, quand Bill et les autres garçons étaient préposés aux bâtons et ramasseurs de balles. Je regrettais ne pas pouvoir *être* préposée aux bâtons de la même façon que je regrettais ne pas pouvoir *être* un jésuite, et donc confessais mes poupées dans mon placard aux portes coulissantes et leur disais la messe sur mon buffet. La jeune théologienne catholique que j'étais alors s'est changée depuis en une griboilleuse féministe beaucoup moins innocente, l'avant de l'équipe de basket de l'école catholique s'est changée en une rédactrice d'histoires pour son propre jeu. Tu m'as donné les mêmes talents que ceux que tu as donnés à mes frères, Bill et Rick. Tu nous as tous appris à tenir un score à peu près en même temps que nous apprenions à lire¹. Cette soirée de 1958, quand toi et le scribe du *Rocky Mountain News*, Chet Nelson, m'avez demandé comment j'avais compté les points d'un jeu de baseball contesté sur lequel vous n'étiez pas d'accord, et qu'ensuite vous avez retenu mon score, cette soirée m'a apporté quelque chose de précieux : vous me reconnaissiez dans votre travail. Vous me donniez votre estime.

Mon père était rédacteur sportif.

Avec amour,
Donna

Les corps en train de se faire, effectivement. Cet article est le message d'une fille de rédacteur sportif. C'est l'écriture que je dois pratiquer, parce que c'est une sorte de legs, un héritage dans la chair. Pour en venir à accepter la destruction du corps, j'ai besoin de re-membrer son avènement. J'ai besoin de reconnaître tous les membres, animés et inanimés, qui constituent le nouage d'une vie particulière, la vie de mon père Frank Outten Haraway.

Mon mari Rusten et moi avons eu le privilège d'accompagner nos parents vieillissants dans les dernières années et les derniers mois de leurs vies. Le 29 septembre 2005, mes frères et moi avons tenu dans nos mains notre père tandis qu'il mourait, présent et toujours conscient. Nous l'avons tenu pendant le processus qui le conduisait à n'être plus. Ce n'était pas un processus propre à n'être plus en tant qu'âme, ou esprit, ou

personne, ou être intime, ou sujet. Non, tandis que son corps refroidissait, son *corps* cessait d'être. Le cadavre n'est pas le corps. Plus exactement, le corps est toujours en train de se faire ; il est toujours un entremêlement vital d'échelles, de temps, et de manières d'être hétérogènes, maillés en une présence charnelle, il est toujours un devenir, toujours constitué dans la relation. Mettre le cadavre en terre en tant que cendres c'est, je pense, reconnaître que, dans la mort, ce n'est pas seulement la personne ou l'âme qui s'en va. Cette chose que nous appelons le corps s'est dénouée ; elle s'est défaite. Mon père s'est défait, et c'est pourquoi je dois le re-membrer. Moi et ceux dont la vie est mêlée à la sienne devenons sa chair ; nous sommes parents des morts parce que leur corps a été en contact avec nous. Le corps de mon père est le corps que je connaissais en tant que sa fille. J'hérite dans la chair, dans un trope et un trip matériels, ce qui joint texte et corps dans ce que j'appelle une semiosis matérielle et une matérialité sémiotique.

La mienne est une série formant une boucle d'histoires des générations ; dans mon histoire, il est question d'hériter du métier d'écrire des boucles d'histoires tressées, des histoires de jeu. Né en 1916, mon père fut rédacteur sportif du *Denver Post* pendant quarante-quatre ans. Après sa retraite du journal en 1981, il a continué à travailler dans le milieu sportif de Denver, en tant que marqueur officiel de baseball pour la *National League for the Colorado Rockies*, et comme membre des équipes de statistique des *Denver Nuggets* en basket et des *Broncos* en football. Le dernier match pour lequel il a travaillé s'est déroulé en septembre 2004, alors qu'il avait quatre-vingt-sept ans. Écrivant sa propre épitaphe, il a vécu et est mort en rédacteur sportif, ou comme il l'a dit, comme un fan qui était payé pour faire ce qu'il aimait.

J'essaie en quelque sorte d'être une femme sportive ; nous y revenons. À l'université, moi aussi, je suis payée pour faire ce que j'aime. Dans cet article, j'écris à propos de ce qu'on hérite quand on est une fille de journaliste, une fille de rédacteur sportif, j'écris à propos du mal que je me donne pour gagner sa considération, pour gagner son approbation, pour que, d'une manière ou d'une autre, son écriture s'intéresse à mon sport, mon jeu. J'écris à partir d'un besoin d'enfant pour faire honneur à un amour adulte actuel.

Je suis la fille hétérosexuelle, plus ou moins, d'un père incurablement hétérosexuel, une fille sur qui son père ne posait jamais un regard hétérosexuel. Le sien était un refus délibéré du regard potentiellement incestueux, c'est ce que je pense maintenant. J'enviais et haïssais en même temps la façon conventionnelle qu'il avait, du point de vue du genre, de sexualiser les autres femmes et filles. Avec Suze, la sœur de mon mari, nous avons parlé de nos pères, qui ne pouvaient pas regarder leurs filles comme belles physiquement parce qu'ils n'osaient pas. Mais j'ai obtenu

42 UN MESSAGE D'UNE FILLE DE RÉDACTEUR SPORTIF

le regard de mon père d'une façon autre, vivifiante, matérielle – j'ai obtenu son respect. C'est une économie spéculaire différente du passage générationnel, non moins corporelle et non moins pleine de désir et d'attrait, tout aussi méfiante vis-à-vis de la loi, non moins ludique, mais dans une économie qui conduit la fille à se souvenir dans la joie et dans la peine. Cette sorte de regard a fait de mon corps ce qu'il est dans la vie comme écrivaine et comme femme pratiquant un sport. Je veux nous guider, me guider, à travers une partie de ce legs.

Arrêtons-nous un peu plus longuement sur « regard » et « respect ». Je suis mue par les tonalités de cette sorte de regard/respect actif (à la fois comme verbe, *respecere*, et comme *respectus*) que j'ai recherché et connu avec et de la part de mon père². La particularité relationnelle de cette sorte de regard retient mon attention : tenir compte de, voir autrement, estimer, rendre son regard, tenir en considération, attacher son regard, être touché par le regard de l'autre, faire attention à, prendre soin de. Cette sorte de regard vise à libérer et être libéré dans une autonomie-en-relation, oxymorique, nécessaire. L'autonomie comme le fruit *de* et présent *dans* la relation. L'autonomie comme trans-action. Tout le contraire du regard/contemplation habituellement étudié dans la théorie de la culture ! Et certainement pas le fruit du regard pesant de l'inceste.

Dans une intervention et un écrit récents sur les « espèces compagnes », j'ai essayé d'habiter les multiples tonalités du regard/respect/vision mutuelle/regard en retour/entrevue/rencontre optique-tactile. Espèces et respect sont dans un contact optique/tactile/affectif/cognitif – ils sont assis à la même table, ils sont camarades, compagnons, en lien, *cul et chemise*. J'aime aussi l'oxymore inhérent à « espèces » – toujours à la fois type logique et indéfectiblement particulier, toujours lié à *specere* et aspirant/regardant vers *respecere*. « Espèces » inclut l'animal et l'humain en tant que catégories, et bien plus encore ; et nous aurions tort de présumer quelles catégories sont en jeu et se façonnent l'une l'autre en chair et en logique à l'intérieur de rencontres constitutives.

Dans tous ces sens, je vois le regard que j'essaie de penser et de ressentir comme faisant partie de quelque chose qui ne convient ni à l'humanisme ni au posthumanisme. Les « espèces compagnes » – cofaçonnements à tous les échelons, dans toutes sortes de temporalités et de corporeités – est le terme ingrat que j'ai choisi pour désigner un non-humanisme dans lequel les espèces de toutes sortes sont en question. Selon moi, même quand nous parlons seulement des personnes, les séparations par catégorie animal/humain/vivant/non vivant se défont dans ce type de rencontre qui mérite le respect. Le regard éthique dont j'essaie de parler peut être expérimenté au travers de toutes sortes de différences d'espèces³. Le plus beau dans tout ça c'est que nous ne pouvons seulement savoir qu'en regardant, et en rendant le regard. *Respecere*.

Ces dernières années, j'ai écrit sous le signe des espèces compagnes, peut-être en partie pour modifier légèrement le sentiment, chez mes collègues, qu'il y a un comportement propre des espèces. Ils ont fait preuve d'une patience remarquable ; en fait, ils ont pigé qu'« espèces compagnes » ne voulait pas dire animaux à poils (ou à nageoires ou à plumes), plutôt de petite taille, traités comme des enfants gâtés dans les sociétés anglo-saxonnes récentes. Espèces compagnes est une catégorie définitivement indécidable, une catégorie-en-question qui promeut la relation comme plus petite unité d'être et d'analyse. Par « espèces » j'entends, en remerciant Karen Barad et sa théorie du réalisme agentiel et de l'intra-action, une sorte d'intra-ontique/intra-danse qui ne détermine pas d'avance le statut des espèces comme artefacts, machines, paysages, organismes, ou êtres humains⁴. Singulières et plurielles, les espèces résonnent avec les tonalités des modèles logiques, de l'indéfectiblement spécifique, des espèces sonnantes et trébuchantes, de la présence réelle dans l'Eucharistie catholique, des espèces darwiniennes, des aliens de la SF, et bien d'autres choses encore. Les espèces, comme le corps, sont intérieurement oxymoriques, peuplées de leurs propres autres, peuplées de camarades, de compagnons.

Chaque espèce est une foule multiespèce. L'exceptionnalisme humain est ce que les espèces compagnes ne peuvent souffrir. En face des espèces compagnes, l'exceptionnalisme humain se montre comme le spectre qui condamne le corps à n'être qu'illusion, à la reproduction du même, à l'inceste, et empêche ainsi de re-membrer. Sous le signe matériel-sémiotique d'espèces compagnes, je m'intéresse à l'ontique et aux danses de l'altérité signifiante, à la production permanente des partenaires dans la production elle-même, à la production des vies corporelles dans le jeu. Les partenaires ne préexistent pas à leur relation ; les partenaires sont justement ce qui sort de l'inter/intrarelation d'essence charnelle, signifiante, sémiotique-matérielle. C'est la chorégraphie ontologique dont parle Charis Thompson⁵. Je raconte une histoire en boucle de la figuration, de l'ontique, des corps en train de se faire, du jeu dans lequel les camarades ne sont pas tous humains.

En fait, c'est peut-être le savoir de la fille, qui a été rendu possible par le genre de regard/respect que lui a donné son père – le savoir que nous n'avons jamais été humains et ne sommes donc pas pris dans le piège cyclopéen de l'esprit et de la matière, de l'action et de la passion, de l'acteur et de l'instrument. Parce que nous n'avons jamais été l'humain des philosophes, nous sommes des corps en relation entrelacée, ontique, dansée.

Et ainsi, nous écrivons l'histoire du jeu. Dans ce récit, les camarades accompagnant mon père – les nouages constitutifs d'espèces compagnes qui retiennent mon attention – ne sont ni moi ni aucun autre organisme, mais une paire de béquilles et deux fauteuils roulants. Ils furent ses par-

44 UN MESSAGE D'UNE FILLE DE RÉDACTEUR SPORTIF

tenaires dans le jeu pour mener sa vie.

À l'âge de seize mois, mon père est tombé et s'est blessé la hanche. Une tuberculose s'est déclarée. Elle s'est endormie, jusqu'au moment où elle est revenue en force, en 1921, quand il est tombé en glissant sur un sol huileux. La tuberculose s'est logée dans le haut de sa jambe, le genou, et les os iliaques, à une époque où il n'y avait pas de traitement. Nous tenons cette version de l'histoire de son corps, de « L'autobiographie de Frank Haraway », une dissertation de seconde, que nous avons trouvée après la mort de papa dans ses dossiers bien ordonnés, quoi que de façon quelque peu bureaucratique⁶. Son propre père avait quitté le Tennessee et le Mississippi (la frontière traversait en fait la maison familiale) pour Colorado Springs dans le but de soigner une tuberculose pulmonaire dans une ville d'eau des montagnes Rocheuses qui m'évoque *La montagne magique*. À cause de la tuberculose de son enfance, mon père ne pouvait se déplacer, depuis son plus jeune âge, sans une douleur insoutenable. Il est resté, entre huit et onze ans environ, au lit dans une coque de toute la longueur de son corps, du cou jusqu'aux genoux, incapable de se rendre à l'école et donc étudiant avec un précepteur privé. On ne s'attendait pas à ce qu'il survive. Néanmoins, il finit par guérir. Mais les articulations de sa hanche se sont définitivement calcifiées, et il est resté complètement bloqué à partir des hanches, privé de mouvement, sans possibilité de flexion. Il ne pouvait désolidariser ses jambes dans aucune direction. (À cause de cela, je me suis demandé pendant mon adolescence comment mes parents avaient mené à bien les prouesses de la conception – épistémophilie normale, un peu perverse. Ces affaires étaient un fameux sujet de plaisanterie à la maison.)

Le père de mon père a eu de l'argent encore quelques années pendant la Dépression. Mon grand-père était agent sportif tout en étant propriétaire des magasins d'alimentation Piggly Wiggly dans le Colorado. Homme d'affaires et personnage de la vie associative, il a amené à Denver des figures du sport comme Babe Ruth et Lou Gehrig, qui sont venus chez mon père et lui ont dédié une balle de baseball quand il était encore confiné au lit. Mon grand-père et ses collègues industriels ont fondé les ligues de basket masculines blanches qui ont précédé le basket professionnel que nous connaissons aujourd'hui. Les joueurs pour B. F. Goodrich, Akron Goodyear, Piggly Wiggly, et d'autres équipes de basket d'entreprises du Midwest et de l'Ouest étaient tous des hommes blancs destinés à devenir des cadres moyens. Les pratiques corporelles de racialisation prennent beaucoup de formes, entre autres celle de l'entrelacement de la famille, du sport, et des affaires. Mon père était rédacteur sportif ; cela s'inscrit dans ma façon d'être blanche ; cela s'inscrit dans l'histoire du jeu. La race et l'argent s'inscrivent dans la façon dont mon père devint rédacteur sportif.

Mon grand-père acheta à Papa un fauteuil roulant dès qu'il fut capable de sortir de son lit et de sa coque, et il put aller au vieux Merchant's Park assister aux matchs de baseball. Mais il ne se contenta pas de rester spectateur. Depuis son fauteuil, dans sa posture demi-allongée typique dictée par des hanches peu accommodantes, papa jouait au baseball avec les voisins. J'ai une photo de lui et de son plus jeune frère Jack, âgé de douze ou treize ans, portant tous les deux les pantalons de baseball typiques style pyjamas, empoignant des bouteilles de Coca. Papa est dans son fauteuil, arborant son sourire édenté breveté qu'on a vu des années plus tard caricaturé dans les pages sportives par Bob Bowie à la reprise des entraînements de baseball de printemps. Une autre photo montre mon père le visage boutonneux maniant la batte d'une façon athlétique plutôt élégante. Mon père était connu dans le voisinage, m'a-t-on dit, comme un bon joueur, ou du moins un joueur populaire. Ce fauteuil roulant entretenait une relation d'espèce compagne avec le garçon ; l'intégralité du corps était faite de chair organique tout autant que de bois et de métal ; le joueur était sur roues, souriant. Toutefois, peut-être pas toujours souriant. À la fin d'une partie dans le quartier, comme on le raconte dans la famille, alors que leur vieille balle de baseball s'était complètement démantibulée pour la dernière fois, les autres gars ont persuadé mon père d'apporter son trésor signé Babe Ruth-Lou Gehrig. Pour sûr, pensa papa, rien qu'une fois et on arrête. Mon père a vu la balle frappée par le batteur dépasser la main gantée du joueur de champ. La balle a dévalé le caniveau jusqu'aux égouts, où elle continue de fertiliser les récits de perte et de nostalgie – et les récits des moments épiques dans une partie.

Quand il a obtenu son bac à Randall, le lycée privé où il se rendait en fauteuil, mon père a pris ses béquilles et est parti au galop pour l'université de Denver, où il est devenu rédacteur de sport universitaire au *DU Clarion*. Sa carrière sur piste à l'université de Denver a pris fin après une course non autorisée avec un joueur de football à la jambe cassée, qui se déplaçait temporairement avec des béquilles, organisée par les autres athlètes sur la piste autour du stade de football, avec départ au pistolet, etc. Ses fidèles béquilles de bois de cerisier sous les aisselles, décrivant de grands arcs de cercle, mon père a remporté la course haut la main ; mais son adversaire est tombé et s'est cassé l'autre jambe, incitant l'entraîneur à mettre papa en garde contre toute autre tentative d'exploit sportif. Ces béquilles appartiennent corporellement à une vie bâtie à partir d'objectifications relationnelles, habilitantes, nées d'hybridations avec la présence physique du fauteuil, du lit, de la coque, des béquilles, lesquels ont produit un rédacteur sportif énergétique, vivant, accompli.

Aidé par ses béquilles, mon père a développé un sens de l'équilibre qui lui permettait de se tenir sans les « bâtons », comme il les appelait, pour rester debout et faire de petits pas avec ses genoux dépourvus de

46 UN MESSAGE D'UNE FILLE DE RÉDACTEUR SPORTIF

souplesse. De cette façon, avec des services impossibles à retourner – plus tard, la plupart ont été décrétés irréguliers – et un timing enviable, il a gagné trois fois d'affilée les championnats de tennis de table du Colorado dans les années 30. Si vous avez déjà assisté à un match de tennis de table, vous savez que c'est un sport qui demande de couvrir beaucoup de terrain sur ses jambes, ce que justement mon père ne pouvait pas faire. Il gagnait grâce à la coordination œil-main, à l'équilibre, au cran, à la puissance de la partie supérieure de son corps, à une inventivité esprit/corps, et au désir – et parce qu'il vivait en relation avec sa propre présence physique d'une façon qui n'a jamais considéré une seule minute que le déni ou l'immobilité – c'est-à-dire une vie hors du corps – soit une option viable.

Le mode de vie viable c'était la relation d'espèces compagnes. Il avait la chance d'avoir une chaîne de partenaires, dont faisaient partie le fauteuil roulant, les béquilles, et aussi l'attention et l'aide de ses parents et amis. La vitalité était le résultat d'une façon de vivre qui tenait compte de tous ces partenaires. Une autre photo découverte dans les dossiers de papa, celle que nous avons posée près de son cercueil au funérarium, est éloquente à ce sujet. Le photographe a pris mon père à l'improviste de dos en fin d'après-midi pendant l'échauffement avant un match. Papa est sur la surface d'entraînement de la troisième base regardant en direction de la butte du lanceur. Ce n'est pas facile à déterminer, mais il semble avoir dans les quarante ans, et il porte son maillot à carreaux typique. D'abord, on a seulement l'impression qu'il se tient simplement debout, décontracté, sur ses béquilles positionnées légèrement en forme de A. Puis on voit qu'il a les genoux pliés à quatre-vingt-dix degrés, avec les semelles de ses chaussures pointant vers l'objectif. Il se tient debout, détendu, sur ses béquilles tout droit, immobile et calme, et complètement aéroporté.

Mon père a vécu sa vie d'adulte, avec ses béquilles, à toute allure. Ce dont je me souviens comme petite fille, c'était de courir le long du pâté de maisons pour suivre le rythme, pas de marcher avec quelqu'un de moins valide. Aujourd'hui encore, j'ai besoin de refaire un bout de marche à pied pour mieux comprendre comment fonctionnent les corps modifiés. Très tôt, j'ai remarqué que mes deux frères, à la fois mon frère aîné Bill et mon frère cadet Rick, qui n'avaient ni l'un ni l'autre de problèmes de hanche d'aucune sorte, marchaient comme mon père. Ils le font toujours, si on regarde bien. Ils ont littéralement incorporé la démarche de cet homme. Cela n'a pas été tellement remarqué dans la famille ; après tout, il était normal que des fils ressemblent à leur père, non ? Leur démarche était une boucle mimétique qui passait par la saga des corps masculins des pères et des fils, qui n'était à aucun niveau considérée comme imitation du handicap, ou une quelconque excentricité. Le mot

«handicap » n'entraînait pas dans la famille, pas par déni du besoin de béquilles, mais parce que ces objets étaient des parties normales de l'équipement paternel, toutes significations comprises. Assurément, elles faisaient partie de l'appareil reproducteur qui façonnait les corps de mes frères.

Partager cette démarche c'était hériter de la connaissance du corps de notre père, de ce qui le concernait, une façon de donner une forme à sa vie. Dans une certaine mesure, les béquilles de papa infusaient symbiotiquement les corps de toute la famille. Mes frères et moi, naturellement, avions l'habitude d'emprunter ses béquilles pour les essayer et pour voir quelle vitesse nous pouvions atteindre. Nous avons tous fait des choses comme ça, mais seuls mes frères marchaient, littéralement, avec la marche de mon père. Je n'avais pas la démarche de mon père ; j'ai pris son rapport au langage. Mes frères aussi, à vrai dire – Bill, en tant que conseiller financier, dans le style et la lignée de notre grand-père homme d'affaires ; et Rick, en tant que travailleur social et militant pour la paix et la justice, dans la vulgate maternelle, la formation catholique de Dorothy Maguire, où ce qu'on a appelé plus tard « la préférence pour les pauvres » était à la fois la doctrine et le pain humainement positif. Chevroter quand elle avait à dire son rapport hypertravaillé de trésorière du PTA, maman évitait de se produire oralement en public ; mais elle savait que le verbe était fait de chair, en accueillant les besoins et les peines des autres dans son cœur. En riant, elle et moi jouions avec les mots du latin, quand je la harcelais en lui disant, dans mes fantaisies spéculatives d'enfant trop sérieuse, que ça pourrait être un péché d'utiliser le langage sacré. Elle me prodiguait de bons conseils, même si je savais que son propre esprit/corps, pris dans l'étau de la croyance, était miné par la contradiction catholique et un désir indicible contraire à la doctrine. Elle avait la conscience la plus spéculative et la plus autoanalytique de la famille, mais pas les outils pour l'exprimer. Elle est morte en 1960 d'une crise cardiaque, un lundi matin d'octobre après que nous fûmes tous partis à l'école et au travail. Je pense que mon père n'a jamais eu la moindre idée de ce qui la piégeait, mais il savait pour sa grâce. Je pense aussi que la présence physique à travers laquelle je suis entrée en relation avec mon père, à travers laquelle j'ai obtenu sa considération, s'est faite par la sensualité des mots et l'acte d'écriture. Nous en parlions, jouions et nous amusions avec, mangions les mots au dîner ; ils faisaient aussi partie de notre nourriture, même si nous nous alimentions de l'esprit/corps de notre mère, de sa cuisine, de sa solitude, et de sa vulnérabilité physique si peu reconnue.

Octogénaire, papa eut de plus en plus besoin de ses béquilles pour se déplacer, même dans la maison. Alors, il a commencé à tomber. Il est tombé durement en janvier 2005, et s'est cassé la hanche. À cause de la calcification scarifiante de la tuberculose de l'enfance qui s'était étendue,

48 UN MESSAGE D'UNE FILLE DE RÉDACTEUR SPORTIF

il n'était pas possible de poser une broche, ou d'utiliser un appareil externe de consolidation, ni quoi que ce soit, pour tenir suffisamment ensemble les os rompus et leur permettre de se ressouder suffisamment pour lui donner la moindre chance de marcher à nouveau, et même de se tenir debout. Donc, alors qu'il avait quitté le lit depuis des décennies, il a vécu ses derniers huit mois la plupart du temps couché, à nouveau avec une douleur difficile à soulager, réapprenant comment se déplacer sans les jambes. Son regard profond pour les gens ne lui faisait pas défaut. Il flirtait impitoyablement avec les infirmières, Claudia et Lori, et avec la masseuse, Tracy, avec cette assurance hétérosexuelle enjouée qui persécutait mon âme féministe et qui excitait ma jalousie latente. Il établissait aussi des liens discrets et confiants avec les intervenants mâles – John, le gamin blond de Denver, et Lucky, l'immigré du Ghana – sans l'aide des dispositifs spéculaires et verbaux du flirt et par-dessus les fossés de race, de classe, et la dépendance physique intime. Je pense que les femmes qui s'occupaient de lui sont devenues ses amies en dépit de, et non pas grâce à, son flirt ; elles savaient qu'une autre sorte de regard jouait encore plus fortement, si moins explicitement. Tous continuent d'appeler ma famille, les hommes et les femmes appellent, pour savoir comment nous allons.

Dans les derniers mois, papa a eu un fauteuil roulant cyborg surdoué très différent du chariot des années vingt que je vois sur les vieilles photos. La brochure jointe promettait tout, sauf de voler. Papa a développé une relation affectueuse, blagueuse avec Drew, l'attentionné et compétent vendeur du fauteuil. La kinésithérapeute, Shawna, a aligné pour lui des cônes de signalisation orange dans le hall du centre de rééducation, celui que nous appelions la Route Cahoteuse, de façon à ce qu'il puisse s'entraîner à la navigation sans embarquer de compagnon en traitement censément ambulatoire. Nous ne tardâmes pas à relever le niveau de son assurance responsabilité. Demi-allongé, il lui a fallu passer le test de conduite de Shawna avec ce fauteuil à puce implantée super performant, auquel il n'a jamais fait une minute confiance, mais duquel il était plutôt fier, même s'il ne pouvait s'y asseoir ou en sortir tout seul. Ce fauteuil n'est jamais vraiment devenu un partenaire bien-aimé. Ce partenaire se rapportait en grande partie à une perte dont il serait impossible de revenir. Il était un fauteuil beaucoup plus sophistiqué que celui de sa jeunesse, mais il ne signifiait plus guérir ni aller aux matchs. Ce fauteuil, cette transaction entre des espèces compagnes sur la défensive, c'était se préparer à mourir. Malgré tout, le fauteuil accompagnait ce processus avec des compagnons de nombreuses espèces, à la fois les appareils et les personnes, d'une façon qui continua à stimuler l'œil que portait un rédacteur sportif sur la vitalité du mouvement dans le monde.

L'appareillage d'espèces compagnes comprenait des installations satellites et un nouveau poste de télé pour regarder les matchs, des appels

téléphoniques, des visites d'amis et de collègues, pour maintenir sa relation professionnelle avec le sport, et le plaisir de toute une vie dans le sport. Mon frère Rick et sa femme Roberta l'ont même une fois emmené dans une camionnette voir un match de baseball, dans la loge de presse de la Ligue Nationale retenue pour lui ; mais cela a été trop dur, trop douloureux pour recommencer. Ses partenaires, parmi de nombreuses espèces, incluaient les moyens que lui et nous pouvions imaginer pour lui permettre de rester dans la partie aussi longtemps qu'il le pourrait.

Et puis, il n'a pu rester. Il a attrapé une pneumonie, et a décidé de ne pas la soigner. Il a décidé de partir, parce qu'il jugeait qu'il ne pouvait plus, sérieusement, rester dans la partie. L'histoire de sa partie était classée. Effectivement, nous avons trouvé sur son bureau un adhésif avec le logo du « papier pour emballer le poiscaille », c'est-à-dire du *Rocky Mountain News*, le journal concurrent, collé sur un presse-papier en plastique, sur lequel il avait écrit au crayon son dernier récit de partie pour notre régal : « Quand le Bon Dieu aura décidé que je ne peux plus aller assister aux matchs que j'aime tant, je veux simplement qu'on se souvienne de moi comme d'un homme heureux qui aimait sa famille, qui aimait les gens, et comme d'un fan de sport qui était payé pour écrire ce qu'il voyait ». Nous nous sommes demandé un moment si nous devions brûler ses béquilles avec sa dépouille ; ils n'allaient pas l'un sans les autres ; ils étaient un seul corps vivant ; ils devaient partir ensemble. Mais, Rick a pris les béquilles chez lui et les a mises dans son salon, où elles nous relient tous à nos ancêtres, ces espèces compagnes de temps antique et fantastique d'un autre genre.

Mon père n'était pas particulièrement enclin à l'introspection ; il ne théorisait pas en cette matière. Autant que je pourrais le dire – et à ma grande honte, je ne me suis jamais lassée de tenter de le couler dans le moule dans lequel j'aurais voulu qu'il se glisse, d'abord en priant pour sa conversion au catholicisme quand j'étais petite puis, en essayant de lui faire lire des livres et analyser tout ce qui est sous le soleil quand j'étais plus vieille – il ne réfléchissait pas à ces mimesis ramifiantes, à ces histoires en boucle des corps/esprits mis en présence dans le monde grâce aux charmantes espèces compagnes. Je pense que sa relation à son travail et à sa vie consistait à écrire des histoires de jeu, et à *être dans* le jeu. Il n'a jamais voulu être un chroniqueur ou diriger la rédaction sportive d'un grand quotidien. Il n'a certainement jamais voulu raconter l'histoire des appareils commerciaux, sociaux et politiques qui rendent possible le sport professionnel. Il ne se questionnait pas sur ce que pouvait signifier, pour un homme avec des hanches paralysées, de passer une bonne partie de sa vie d'adulte à donner des tapes dans l'arrière-train de joueurs de football dans les vestiaires, bien que mon premier mari l'ait instamment interrogé à ce propos plus d'une fois. Jaye était gay et très intéressé par les mani-

50 UN MESSAGE D'UNE FILLE DE RÉDACTEUR SPORTIF

festations physiques homosociales de nature aussi bien sexuelle que non sexuelle. Il essayait continuellement d'amener papa à penser à ce qui pouvait bien se passer, et à penser à travers ses propres relations corporelles multiples avec les hommes. Ce n'étaient pas les manières d'être de papa. C'était les problèmes de ses enfants et leur affaire. Il était un homme qui écrivait des histoires de jeu, et restait dans le jeu, et dont le regard en tant que père m'a toujours été nécessaire.

À cause de cette nécessité, par souci et en considération de tous les joueurs, je termine cette histoire, qui nous a conduits à travers lits, coques, fauteuils roulants, béquilles puis de nouveau aux fauteuils, avec une autre histoire de jeu. Femme arrivée dans la cinquantaine, j'ai commencé à pratiquer un sport éprouvant avec un représentant d'une autre espèce il y a quelques années – avec une chienne, la chienne de mon cœur, Cayenne, une Princesse Guerrière Klingone qui a été élevée pour travailler comme Berger Australien. Sa rapidité et ses capacités athlétiques sont hors du commun ; mais sa partenaire, quoique passionnée et en forme, est bien trop défavorisée par ses capacités modestes et un excès d'années. Le sport s'appelle *l'agility*, un jeu comportant une vingtaine d'obstacles sur un parcours de 100m x100m, disposés par un juge diabolique, qui évalue les équipes chien-homme pour leur vitesse et la précision de leur performance.

Pratiquant maintenant ce sport avec Cayenne – après des milliers d'heures de travail et de jeu en commun – au niveau « master », je reconnais le bouclage entre ontique et danse, l'association-en-train-de-se-faire qui métamorphose les corps des joueurs dans le faire lui-même. *L'agility* est un sport d'équipe ; les deux joueurs se constituent l'un l'autre dans leur chair. Leur tâche principale est d'apprendre à être dans le même jeu, d'apprendre à se voir, à se mouvoir comme quelqu'un de neuf qui ne peut plus aller seul. Faire cela avec un membre d'une autre espèce biologique n'est pas la même chose que le faire avec un associé hominidé utilisant le langage et trompeur. Cayenne et moi devons communiquer avec tout notre être ; et le langage au sens orthodoxe du linguiste est en général de trop. Les résultats que nous atteignons, Cayenne et moi, sont le fruit d'un mouvement concentré, exercé, réceptif, commun dans la vitesse – d'un courir ensemble en esprit/corps à travers les obstacles disposés pendant toute la durée de l'épreuve, quand les temps en question vont de vingt-cinq à cinquante secondes, selon le jeu. La vitesse seule ne suffit pas ; si elle ne converge pas en un regard réciproque qui nous métamorphose, la vitesse n'est que chaos pour nous deux. On s'en rend alors vite compte avec toutes les pénalités comptées par le juge. La différence entre la vivacité que nous aimons toutes les deux et la panique qui nous détruit est très subtile. La « zone » pour nous est une question de vitesse, c'est certain, mais une vitesse organiquement entrelacée dans une danse com-

mune, métamorphosant le sujet, qui fait que les courses vraiment bonnes se déroulent « au ralenti » – c'est-à-dire, que nous nous voyons et nous ressentons l'une l'autre, nous croisons nos regards, nous sentons mutuellement nos corps se mouvoir. Pas de ruée sauvage, mais un regard exercé.

Depuis que nous avons commencé l'entraînement pour la compétition d'*agility*, fidèle en cela à mon ardeur réformatrice, j'ai essayé de convaincre mon père âgé – même après avoir cassé sa hanche, il n'a pas été exempté – de ce qu'était ce sport. Ce n'est pas du baseball, du basket, ou du football ; ce n'est pas la boxe, le hockey, le tennis ou le golf. Ce n'est même pas de la course canine ou hippique. Tous ces sports dont il a eu à écrire quelque chose au moins une fois dans sa vie ; tous ceux qui étaient lisibles pour un homme de sa génération, de sa race et de sa classe. Non, insistai-je, cette fois tu apprends ce qu'est l'*agility*, le sport des femmes d'âge moyen et de leurs chiens talentueux, qui, un de ces jours occupera le prime time des émissions de télé du lundi soir, occupé aujourd'hui par ce sport briseur d'hommes qu'on appelle le football. Je lui ai montré des diagrammes de parcours de compétitions de niveau international, lui ai expliqué ce qui était techniquement exigé, lui ai passé des vidéos de championnats de l'USDAA alors qu'il était fou de douleur et hallucinait à cause des opiacés, et lui ai écrit des comptes-rendus des exploits de Cayenne et des miens tantôt comiques, tantôt tragiques. Il ne pouvait pas mourir ; il était un rédacteur sportif ; il était mon père. J'avais besoin de son attention ; de son approbation ; je voulais qu'il percute. Je ne pensais pas qu'il regardait ou écoutait, à part pour murmurer un encouragement joyeux d'un ton paternel, du style « c'est super de faire quelque chose que tu aimes tant ». Ce sport était hors de portée pour un journaliste sportif de sa formation.

Puis, l'été dernier, quand il a quitté le centre de rééducation pour une chambre particulière dans une résidence médicalisée, et commençait à beaucoup moins souffrir, je lui ai envoyé pour m'amuser une vidéo de Cayenne et moi courant quelques parcours lors d'un concours de l'AKC. J'ai dit : « Voilà ce que nous avons fait le week-end dernier ; voilà ce qu'une bande d'autres participants ont fait ; voilà à quoi ressemble la partie ». Il m'a renvoyé un reportage, réalisé avec son grand talent professionnel⁷. Il y analysait les courses ; il démontait les cohérences et les incohérences. Il examinait en détail ce qui se jouait, comment les joueurs canin et humain se déplaçaient, ce qui marchait et ce qui ne marchait pas. Il a écrit le récit de la partie comme s'il était un sélectionneur d'équipe de baseball de première division. Il n'avait pas seulement compris, il l'avait compris aussi professionnellement que les événements pour lesquels il était payé, et il l'a écrit à moi et à Cayenne. Il me donnait – nous donnait – son estime. Voilà comment il gagnait sa vie.

52 UN MESSAGE D'UNE FILLE DE RÉDACTEUR SPORTIF**DEUX ÉPILOGUES : CHAGRIN, MÉMOIRE ET HISTOIRE**

I

25 août 2004

Chère Donnie,

Fantastique ! Voilà ma première réaction en voyant ma fille de (presque) soixante ans courant avec son jeune et fougueux cleb rapide comme l'éclair dans une compétition hautement qualifiée. Je me suis émerveillé devant le réglage à la fraction de seconde exigé de toi et de Cayenne pour communiquer entre vous. Oui, j'ai remarqué de temps en temps une rupture brève, vite réparée en reprenant votre course. Honnêtement, j'ai été impressionné. J'étais loin de me douter, quand, bambine, tu grimpais dans mes bras pour faire un câlin qu'un jour tu ferais courir un chien en compétition à l'âge de soixante ans ! J'ai repassé la vidéo plusieurs fois avec toujours autant de plaisir.

Le sort en est jeté. Je travaille sur les stats de l'équipe des Broncos vendredi soir. Souhaite-moi bonne chance.

Grosses bises,

Papa

Ce fut la dernière partie sur laquelle papa a travaillé. Il est mort un an plus tard.

Quand j'ai écrit « Message d'une fille de rédacteur sportif : les espèces compagnes », je me rappelais cette lettre comme si elle avait été écrite en août 2005, pas 2004. Je me souvenais de plus de détails sur les courses qu'il n'y en avait. Ce n'est qu'après avoir fini l'article que j'ai déterré la lettre de mes dossiers pour ajouter des citations de papa et faire coïncider les dates pour une note de bas de page. Alors, j'ai appris plus que je ne le voulais combien le chagrin refaçonne la vérité pour dire une nouvelle vérité. Avec une précision farouche, je me rappelais l'amour dans cette lettre. Mais je refaisais le temps, et le temps me châtiât. La ligne entre fiction et fait dans les histoires de famille passe au milieu de la salle de séjour. Les pratiques descriptives du savoir découpent le cœur en rondelles, mais elles ne peuvent défaire l'histoire. « Les corps en train de se faire : transgressions et transformations » – voilà ce dont les histoires tiennent la chronique. Les histoires re-membrent.

II

Après la partie :

« Quelque part pas loin de la 34^e rue »

Joint par une fille de rédacteur sportif, 11 décembre 2005

En pleine saison de l'évocation du miracle dans la 34^e rue, Kris Kringle passe au second plan par rapport à un prodige qui s'est produit plus près de chez nous. Il est arrivé à moi et à Cayenne dans la Central Valley californienne, qui n'est franchement pas celle de la métropole. Un tel prodige ne se reproduira pas. Peut-être l'ai-je rêvé. J'hésite à vous le dire de peur de me réveiller. Peut-être vous l'écrirai-je plus tard. Non, je dois vérifier pour voir si la réalité tient. Allons-y...

Cayenne et moi avons obtenu quatre Scores de Qualification parfaits dans quatre parcours (ExB Std, ExA JWW) au concours de l'AKC du Sacramento Dog Training Club à Rancho Murieta vendredi et samedi.

Ça y est, je l'ai dit. Le soleil continue de briller, et donc je me risque à vous raconter le reste. Si la terre se met à trembler, j'arrête.

Seul le compétiteur international Rip appartenant à Sharon Freilich, parmi tous les chiens de la classe Excellence des deux sections A et B, a été plus rapide que nous dans trois des courses. Sur le parcours « Jumpers with Weaves » de samedi, nous étions à moins de 0.5 seconde derrière Sharon et Rip. Oh là là ! Maintenant je vais me réveiller c'est sûr.

Téméraire, je continue.

Dans le dernier parcours, un Standard ExB, nous sommes arrivées cinquièmes, derrière une bande de Bergers Écossais hirsutes bien connus, y compris deux des chiens de Sharon (Rip et Cirque). Trois secondes séparaient les chiens des secondes et cinquièmes places. Si Cayenne n'avait pas voulu discuter le dernier scandale de l'administration Bush alors que je proposais sérieusement un couché sur la table d'arrêt, nous serions peut-être arrivées premières et à coup sûr secondes. Donc, nous avons obtenu deux premières places dans nos ExA JWW et une seconde dans nos autres Standard ExB (derrière Rip, ou l'ai-je déjà dit ?), le tout avec des virages serrés, une sérieuse cohérence, des zigzags dignes de vidéos d'enseignement, et des temps étincelants. (Je n'évoquerai pas, bien que ce soit peut-être la raison pour laquelle le soleil brille encore et la terre ne tremble pas, nos immobilisations pas tout à fait parfaites sur la ligne de départ.)

Suis-je heureuse ? Cayenne est-elle une Princesse Guerrière Klingone ? Oh oui. Comment je le sais ? Parce que le soleil continue de briller.

* In *When Species Meet*, University of Minnesota Press, 2008, pp. 161-179. Tous droits réservés. Traduction de Denis Petit.

54 UN MESSAGE D'UNE FILLE DE RÉDACTEUR SPORTIF

NOTES

1. Deux enfants de mon frère aîné, Mark et Debra, ont appris le système de mon père pour tenir un score. Mark disait que, par-delà le fossé d'un continent et le divorce de leurs parents, cette façon de tenir le score les reliait à un grand-père qu'ils connaissaient à peine. Savoir lire et écrire veut dire, dans ma famille, savoir comment encoder les jeux de façon à ce que le déroulement d'un match puisse être reconstruit en détail des années plus tard. Katie King, *Speaking with Things : An Introduction to Writing Technologies* (en cours de révision) m'apprend comment les technologies d'écritures fabriquent les personnes. Voir :

www.womensstudies.umd.edu/wmstfac/kking.

2. Mes réflexions à propos du « regard » sont faites en dialogue avec Wlad Godzich, dont la réaction par courriel du 20 décembre 2005 à ce que j'ai dit lors de la conférence *Bodies in the Making* a été à la fois émouvante et utile.

3. Voir Donna Haraway, *The Companion Species Manifesto : Dogs, People and Significant Otherness* (Chicago, Prickly Paradigm Press, 2003) ; Anna Tsing, « Unruly Edges : Mushrooms as Companion Species » in ms, 2004 ; Vinciane Despret, « The Body We Care For : Figures of Anthropozoo-genesis » *Body and Society* 10, n° 2 (2004) : 111-134. Pour la ligne de raccord entre l'optique et le tactile dans les rencontres d'espèces, voir Eva Shawn Hayward, « Jellyfish Optics : Immersion in Marine TechnoEcology », Rencontres de la Society for Littérature and Science, Durham, NC, octobre 2004.

4. Karen Barad, « Invertebrate Visions : Diffractions, Mutations, Re(con)figurations, and the Ethics of Mattering », in ms., 2004 (basé sur le chapitre 8 du livre de Barad en cours d'élaboration, *Meeting the Universe Halfway*) [ndt : maintenant publié, Durham, Duke University Press, 2007] ; Astrid Schrader, « Temporal Ecologies and Political Phase-Spaces : Dinoflagellate Temporalities in Intra-action », article pour les rencontres d'octobre 2005 de la Society for Social Studies of Science.

5. Charis Thompson, *Making Parents : The Ontological Choreography of Reproductive Technologies*, Cambridge, MA, M.I.T. Press, 2005.

6. J'ai idée que Papa est tombé parce que la tuberculose avait déjà miné ses os, et pas que la tuberculose ait été réveillée par sa chute. Ce genre d'options interprétatives émailent toutes les histoires, particulièrement les histoires de famille. La frontière entre fiction et fait passe par la salle de séjour.

7. J'ai lu quelques secrets du métier dans un livre trouvé dans la bibliothèque de mon père après son décès : Harry E. Heath, *How to Cover, Write, and Edit Sports* (Ames, Iowa, The Iowa State College Press, 1951). Sports traités : baseball, basket, football, hockey, boxe, tennis. Le système de tenue du score de baseball dans ce livre me semble bien moins agile que celui de papa. Cela m'étonnerait que papa ait jamais lu l'ouvrage de Heath.